

Ezéchiel 33, 7-9 : le prophète est un guetteur. Sa mission est d'avertir, guider, mettre en garde, dénoncer, faire la vérité. Persuader sans contraindre : celui qui écoute le prophète est libre de tenir compte de son avertissement ou pas.

Romains 13, 8-10 : le commandement de l'amour est le condensé de toute la loi. St Paul utilise l'image de la dette pour exprimer la gratuité, le don sans limites de l'amour. Avec les commandements, tu peux être quitte. Avec l'amour, jamais. Toujours tu seras en dette de l'amour mutuel.

Matthieu 18, 15-20 : quelle attitude adopter devant les égarements d'un frère ? Pas le silence coupable et complice. Tout faire pour « gagner » (=sauver) le frère qui risque de se perdre : avant d'informer la communauté, le reprendre seul à seul (discrétion), puis avec quelques amis, enfin en communauté (patience, douceur). Même s'il refuse la main tendue, il reste à le confier à son Père dans la prière commune : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. « Efficacité » de la prière commune : se mettre d'abord d'accord entre nous pour demander quelque chose à Dieu.

L'évangéliste Matthieu a organisé les discours de Jésus et les paraboles par groupe de cinq. La section que nous commençons à lire ce dimanche nous donne l'enseignement de Jésus-Christ sur les attitudes, les comportements et les réflexes qu'il faut avoir à l'intérieur de nos communautés chrétiennes, dans la recherche d'une vie communautaire pleinement fraternelle : ne le réduisons donc pas à quelques règles de savoir-vivre (« faire la morale ») ou de diplomatie dans nos relations sociales. Il est important de souligner aussi que la section en question commence par la parabole de la brebis perdue qui révèle que Dieu fera tout pour ramener la brebis à la vie ; la finale dit que la brebis retrouvée procure à Dieu plus de joie que les 99 qui ne se sont pas égarées. « Votre Père veut qu'aucun ne se perde. » Voilà la clé de l'enseignement de Jésus sur la relation fraternelle : tout faire pour que personne ne se perde. Nous avons à avoir les mêmes sentiments et les mêmes comportements que notre Père des cieux.

Dans l'extrait de ce dimanche, il s'agit de ce que nous appelons « la correction fraternelle ». Si un frère vient à pécher par un acte ponctuel ou si il est carrément dans une situation de péché ou de fausseté qui perdure (étymologiquement le mot traduit par « pécher » signifie rater la cible, manquer le but ou s'écarter du but), quelle attitude adopter face à ce frère ? Nous avons tendance à garder nos distances et notre silence : il ne faut pas nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, ce ne sont pas nos oignons ! C'est un peu le réflexe de Caïn quand Dieu lui demande où est Abel, son frère, il rétorque qu'il n'est pas le gardien de son frère. Et face à un conflit, nous jouons les spectateurs (la curiosité l'emporte quand même, on cherche à voir et à savoir), et nous prétendons tenir à garder la neutralité. Silence coupable quand ce n'est pas un silence complice. Eh bien ! le Christ nous dit que ce comportement n'est pas chrétien (la société civile parlerait de « non-assistance à personne en danger »). Le silence glace les gens et les relations, tandis que la parole dégèle toutes les situations. Et si les mots font souvent des problèmes, il n'y a que la parole pour renouer, redresser, assainir, réconcilier, pour autant qu'on prête une oreille bienveillante. Parole et écoute (dialogue) créent l'harmonie entre les personnes.

Il est impératif pour un chrétien d'amorcer une démarche (progressive, en gradation, si c'est nécessaire) pour aider ceux qui sont en faute, dans l'erreur ou dans le péché. Une démarche directe et franche auprès du concerné. Plutôt que de parler derrière son dos, de « casser du sucre sur son dos », il faut aller lui parler sans détours. « Va lui parler seul à seul, et montre-lui sa faute. » Il faut beaucoup de tact et de courage, car souvent on a peur de sa réaction, peur qu'il s'en prenne à nous, qu'il nous fasse un procès d'intention et prenne mal une démarche faite dans le seul but de l'aider à faire la vérité sur lui-même, peur de rompre une fragile harmonie jusque-là basée sur le mensonge. Car la démarche n'a d'autre raison d'être que l'amour profond pour un frère. On ne va pas vers lui en homme supérieur, pas en redresseur de torts avec la prétention de faire la leçon dans une attitude toute de critique froide : méfiance, car on peut chercher à lui reprocher la paille dans son œil alors que soi-même on a une poutre dans son œil ! Il ne s'agit pas de le juger, de le condamner, de l'accabler, de l'enfoncer, de l'humilier, de le ridiculiser. Il s'agit de « gagner » un frère. Il s'agit de le sauver : la première lecture nous dit que nous sommes des guetteurs, nous avons la mission d'avertir, de mettre en garde celui qui doit abandonner sa mauvaise conduite sous peine de mort (éternelle). Ezéchiel est bien clair : si nous ne le faisons pas, nous aurons à en rendre compte. Mais encore une fois, ce que fait le chrétien, ce n'est pas par peur d'être sanctionné, c'est parce qu'il aime. Nul n'a le droit de faire une remarque à son frère que s'il l'aime.

Le Seigneur Jésus a prévu le cas où le frère se refuse à écouter. Que faire ? « ... prends avec toi une ou deux personnes... » Que de délicatesse encore ! Si on en parle à une ou deux personnes, encore une fois ce n'est pas pour coincer, déshonorer ou salir la réputation et la dignité du fautif : c'est que une ou

deux personnes en plus, ça peut être plus persuasif, ça permet plus d'objectivité. On ne cherche pas le commérage ni la délation, on cherche la médiation. Toujours par amour. Il peut se faire que le frère n'écoute même pas ces deux ou trois personnes. C'est alors qu'il faut recourir à la communauté : mettre le plus de monde dans le coup, avec toujours comme intention de tout faire pour « gagner » le frère, pour lui ouvrir les yeux et le sauver du péché. Pour recréer les liens dans la communion fraternelle.

Est-ce que c'est le dernier recours ? « ... s'il refuse encore d'écouter l'Eglise, considère-le comme un païen et un publicain. » Qu'est-ce à dire ? Il y en a qui ont pensé qu'il faut le rejeter, qu'il faut tout de suite « fulminer l'anathème » et « décréter l'excommunication » (ce sont les expressions consacrées) et souvent on dit que, par ses refus répétés, le frère s'exclut lui-même. Surtout que c'est dans ce contexte que Jésus parle de « lier et délier », ce pouvoir que, quelques textes auparavant, il avait donné à Pierre et qu'il donne maintenant à toute la communauté ecclésiale. Est-ce que ça veut dire qu'il y a des cas où la hiérarchie de l'Eglise a le pouvoir (devoir) d'excommunier, de jeter en enfer ? Jésus n'a-t-il pas accueilli publicains et païens (Matthieu qui écrit notre texte en sait quelque chose, lui qui était justement publicain) ? La suite du texte montre que Dieu seul peut décider qui est à exclure de la famille des sauvés (mais il ne le fait pas). D'où l'urgence de la prière communautaire. « Si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quelque chose, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux. Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. » Jésus prie avec les 2 ou 3 réunis en son nom. Au lieu d'excommunier, il faut recourir à la prière commune (la prière d'ailleurs devrait accompagner toutes les tentatives depuis la première démarche seul à seul). Car ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu : si quelqu'un résiste et s'obstine devant ses frères, il ne résistera pas à l'intervention miséricordieuse de Dieu qui tient absolument à ce que personne ne se perde (nul n'est irrécupérable pour Dieu) et qui se réjouit que la brebis égarée revienne. La parabole de la brebis égarée retrouvée nous fournit la clé de ces démarches de dialogue, de patience, de médiation et de réconciliation. L'amour plutôt qu'une procédure disciplinaire : le pécheur est en danger.

Pratiquons la correction fraternelle, discrète et respectueuse de la personne. Elle est démarche communautaire, même quand c'est le seul à seul, ce n'est pas une affaire de personne à personne, elle se pratique en Eglise. Tout homme est responsable de tout frère (et toute sœur). Toutes les tentatives de réconciliation doivent être vécues dans la longue patience unanime de la prière : ne pas compter sur ses propres forces de persuasion sans compter sur la puissance de la prière commune. Agir par amour, avec délicatesse et miséricorde. Jésus insiste sur la parole et l'écoute dans notre Eglise où tensions et conflits sont normaux parce qu'elle est faite d'hommes faibles et fragiles, elle n'est pas une Eglise d'anges purs et parfaits. Pas de réflexes inquisiteurs censeurs, mais humilité et tact, discrétion, courage avec comme seule motivation, la volonté de grandir le frère. Le Seigneur compte sur nous pour ramener le frère : ne nous dérobons pas. Si je ne lui parle pas, c'est que je ne l'aime pas. Que personne ne se perde à cause de notre manque de courage. Allons-y au nom du Christ : pas seulement prier pour celui qui est dans le péché (il faut ça aussi), mais faire en plus la démarche de lui parler au moment qu'il faut, avec les mots qu'il faut, avec le Seigneur, sûrs qu'il nous guide, qu'il donne la parole qui construit le frère, sûrs qu'il a déjà travaillé le cœur du frère pour la recevoir. Une autre façon de témoigner de l'amour. Une autre façon d'être le canal, le messenger de la miséricorde divine. St Paul parle de dette : l'amour mutuel.

Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. La liturgie, la communauté, ce n'est pas uniquement une réunion rituelle, c'est le lieu de notre communion qui débouche sur le quotidien : on ne peut communier à la Parole et à l'Eucharistie et se haïr ni s'ignorer. Nous sommes responsables les uns des autres. Nous n'avons pas à nous surveiller, mais nous ne pouvons pas laisser quelqu'un se perdre, sans tenter de le mettre en garde, dans le respect de sa personne et de sa liberté : la correction fraternelle lui sera une parole d'encouragement et non de rejet ni de reproche, pour qu'il soit libéré et retrouve la paix en lui et autour de lui. Il nous faut prier pour ceux qui persistent dans l'erreur. Nul n'est irrécupérable pour Dieu ; nous non plus, ne désespérons de personne. Nous sommes solidaires (pas juges), guetteurs (pas surveillants) les uns des autres pour avertir du danger.

Que faire si c'est moi qui suis en faute, dans le péché, et qu'un frère, une sœur, ou la communauté vient me parler ? L'accueillir avec le même amour qui lui dicte sa démarche. Et si j'ai un conflit avec un ou plusieurs membres de la communauté ? Le même amour d'un côté comme de l'autre. « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »